

YAN LESPOUX
LES AMATEURS



Aguilo

*«Aussi loin que je me souviens,
je me suis ennuyée tous les hivers de ma vie.
Sauf deux. Celui de 1999 et celui de l'année dernière.»*

A

Les Amateurs

© Agullo Éditions, 2026
www.agullo-editions.com

Conception de la couverture : Studio Phantom - Cyril Favory
Photo de 1^{re} de couverture : Matthis Volquardsen
Photo de 4^e de couverture : Laima Sirmā

Yan Lespoux

Les Amateurs

Il était une fois dans le Médoc

Agullo

1

J'ai vécu presque soixante-dix ans d'étés trop courts et d'hivers trop longs. C'est toujours comme ça lorsque l'on grandit dans une station balnéaire. Aussi loin que je me souviens, je me suis ennuyée tous les hivers de ma vie. Sauf deux. Celui de 1999 et celui de l'année dernière. Ça ne signifie pas pour autant que je les ai aimés plus que les autres. Au contraire. Mais au moins il s'est passé quelque chose et, le temps de quelques semaines, le village mort a vécu. Il a vécu comme on vit en sortant brusquement de sa torpeur, au moment où l'on commence à s'endormir et que, au bord des limbes, au seuil du rêve, on a l'impression de rater une marche.

Le 27 décembre 1999, vers 23 heures, Pierre, mon mari, a décidé d'aller chercher le paquet de cigarettes qu'il gardait dans le vide-poche de notre voiture. Il avait arrêté de fumer depuis deux semaines quand ce qu'on a appelé «la tempête du siècle» s'est abattue sur nous. Ça faisait environ deux heures que nous n'avions plus d'électricité et que, sous la lumière chancelante de bougies récupérées au fond d'un placard, nous jouions au Scrabble. Nous jouions en essayant de ne pas penser aux craquements de

la charpente, au bruit des grands pins que le vent arrachait du sol ou coupait en deux et aux chocs d'objets divers sur la façade de notre maison. Mon mari était nerveux. Nous étions nerveux. Bien entendu. Il faut avoir vécu ce genre d'ouragan dans l'obscurité presque totale pour comprendre à quel point ça peut être impressionnant et même, à certains moments, terrifiant. Mais Pierre avait au moins deux autres raisons d'être sur les nerfs. D'abord, je venais de poser toutes mes lettres en écrivant « ZYXINES » en mot compte triple (avec le X en lettre compte double). Ne me demandez pas ce que signifie « ZYXINES ». Je sais juste que ça existe et que ça compte au Scrabble. C'est d'ailleurs ce que je venais de dire à Pierre alors qu'il émettait subtilement un doute sur la validité de ce « putain de mot à la con ». Ensuite – et c'est sans doute la raison principale de son agacement – il mourait d'envie de fumer. Il a rapidement posé trois lettres sur le plateau de jeu, s'est levé et est sorti. Quand il a ouvert la porte d'entrée, le vent s'est engouffré dans le couloir. Les bougies sur le chandelier en cuivre se sont éteintes. Sur la table, les pièces du Scrabble se sont entrechoquées. Dans la cheminée, les flammes ont grossi un instant et une bûche rougeoyante s'est brisée en lâchant une nuée d'étincelles. Mon mari a claqué la porte. Je ne l'ai revu qu'au petit matin.

Bien entendu que je me suis inquiétée. Plus que ça, même. J'étais effrayée. Paralysée. Je savais qu'il lui était arrivé quelque chose. Après quelques minutes, j'ai fini par ouvrir la porte à mon tour et me suis avancée à petits pas sur la terrasse. Là, j'ai vu passer, ou plutôt j'ai senti passer tout un tas de projectiles potentiellement mortels que le vent emportait avec lui. J'ai appelé dans l'obscurité. En

vain. Le téléphone était coupé et je n'ai bien entendu pas pu appeler les pompiers qui, de toute façon, ne seraient certainement pas venus. Ils étaient trop occupés à tenter de dégager les routes en évitant de se faire écraser par des arbres pour récupérer ceux que les journaux appelleraient une fois de plus «les naufragés de la route». Je déteste cette expression qui vaut autant pour ce genre d'apocalypse que lors des bouchons du premier week-end des vacances d'été.

Après une nuit d'angoisse passée en allers-retours entre le canapé et la porte d'entrée pour crier au vent le prénom de l'homme dont je partageais la vie depuis une vingtaine d'années, les premières lueurs de l'aube ont percé. Je me suis aperçue que le vacarme avait presque cessé. Le vent soufflait encore, mais ça n'était déjà plus rien en comparaison des heures précédentes. Lorsque j'ai de nouveau ouvert la porte d'entrée, j'ai d'abord vu, au loin, brillant dans la lumière grise, la blancheur des dunes de l'autre côté de l'étang. Ça ne m'était jamais arrivé pour la bonne raison que ces dunes sont à près de cinq kilomètres à vol d'oiseau et que, entre chez nous et l'étang, se dressait jusqu'alors un bois de pins plantés bien avant ma naissance. À la place, il ne restait qu'un enchevêtrement d'arbres au sol et des moignons de troncs pointant vers le ciel. Dieu avait manifestement décidé de jouer au mikado. La pelouse était constellée de débris : tuiles, branches, sacs plastique venus de je ne sais où, planches, plaques de tôle ondulée. Le pare-brise de notre voiture, garée dans l'allée, était fendu. Pierre était à côté de la portière passager. Étendu. Il n'avait plus de tête. Quand, quelques années après, la mention «Fumer tue» est apparue sur les paquets de cigarettes, j'ai pensé que cet avertissement arrivait un

peu tard pour lui. J'aurais sans doute pu m'effondrer à ce moment-là. Peut-être même aurais-je dû. Mais je suis restée là, à attendre les secours en essayant de ne pas regarder le corps décapité. Lorsque les pompiers ont réussi à accéder jusque chez nous, je les ai laissés chercher la tête. Je n'en avais pas eu le courage. Celui qui l'a trouvée m'a dit, certainement en pensant que ça me soulagerait, qu'il avait l'air apaisé. J'ai quand même voulu le voir. Après tout, en deux décennies de vie commune, j'avais eu maintes fois l'occasion de l'observer dans des positions inconfortables. Et puis je lui devais bien, au fond, cet ultime regard. Il ne semblait pas du tout apaisé. Il avait seulement l'air crispé de quelqu'un qui vient de se faire décapiter par le toit de tôle de son abri de jardin juste après s'être fait humilier au Scrabble.

Je suis rentrée et me suis assise à la table de la salle à manger. Le plateau de jeu était encore là avec ses pièces dérangées par le vent. Il manquait toujours trois pions sur le support de lettres de Pierre. J'ai cherché son dernier mot. Il s'était servi du E de « ZYXINES » pour écrire « BITE ».

On dit qu'après la mort d'un être cher on se rappelle surtout les bons moments. Moi, chaque fois que je pense à lui, les premières choses qui me viennent à l'esprit, c'est son dernier rictus et son dernier mot au Scrabble. Les premières années, ça me faisait fondre en larmes. Maintenant, avec le recul, j'y vois une forme d'ironie du destin et je ne crains pas de dire que ça me fait sourire. Pierre avait bien des défauts, mais il avait aussi le sens de l'autodérision. Je pense que non seulement il ne m'en voudrait pas, mais qu'en plus il apprécierait. Et puis je n'ai plus l'âge de brider mes tendances au sarcasme.

Il a fallu ensuite des semaines pour dégager les routes et les chemins, nettoyer, panser les plaies. Et encore des mois pour couper le bois tombé, l'entreposer et s'en débarrasser avant qu'il ne pourrisse. Des mois aussi pour achever toutes les démarches concernant la succession. Je gardai le bar que nous avions à quelques kilomètres de la maison, près du lac, sur la route de l'océan. Le seul de la station balnéaire à être ouvert toute l'année. Il n'avait pas trop souffert, et maman, qui habitait dans l'appartement à l'arrière, dormait comme une masse et n'avait même pas entendu le vent la nuit de la tempête. J'ai rouvert assez vite. J'en ai servi, cet hiver-là, des cafés aux électriciens, bûcherons, pompiers, gendarmes, bénévoles et curieux. Ça m'a occupée et, si ça n'a pas forcément apaisé la douleur, ça l'a tenue à distance. Enfin... tout ça pour vous dire que cet hiver-là a été le plus intéressant qu'on ait vécu ici jusqu'à celui de l'année dernière.

Oh, je ne sais pas tout, bien entendu, mais n'oubliez pas qui je suis. La patronne du seul bar ouvert. Tous les jours je vois le facteur, des pompiers, des gendarmes, des chasseurs, des pêcheurs, des braconniers, des employés communaux, des éboueurs, des chercheurs de champignons, des conseillers municipaux, des gardes-chasse et de banals ivrognes. Certains cumulent cette dernière fonction avec une des précédentes. Autant vous dire que si je ne sais pas tout ce qui se passe, je n'en suis pas loin. Et puis les journaux en ont un peu parlé. Et surtout, je connais une grande partie des protagonistes de cette histoire. Suffisamment en tout cas pour me faire une idée de ce qui a pu se passer. Et, pour avoir grandi et vécu dans un bar, j'en sais assez sur l'âme humaine et ses ressorts pour imaginer ce qui a

YAN LESPOUX

poussé les uns et les autres à faire ce qu'ils ont fait. Pour le reste... allez savoir. Je suis peut-être un peu devin. Mon grand-père me disait que notre famille vivait ici depuis des siècles et qu'une de nos lointaines ancêtres était une sorcière qui habitait une cabane à moitié ensevelie par le sable dans les dunes près de l'océan. Si ça ne vous suffit pas, dites-vous juste que c'est une histoire, un roman. J'ai aussi le droit d'inventer un peu. Je comble les trous comme je peux, mais surtout comme je veux. Rien ne vous oblige à me croire. Rien ne vous oblige même à croire que les gens dont je vous parle ont existé. Mais si vous êtes passés par ici cet hiver-là, vous savez déjà que ce que je dis est vrai. Ou presque.